

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELLOD

Les pantoufles de daim
(conte de Noël)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 370-376

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LES PANTOUFLES DE DAIM

Conte de Noël

Il neigeait sur la route. Le village disparaissait sous des toits en laine de verre. On l'aurait dit transfiguré pour un conte de fée. Les cheminées fumaient bleu. Les lampes allumées mettaient des yeux d'or sur le visage des maisons, pour regarder le silence feutré de la nuit qui se glissait à travers les ruelles,

Enfouie dans la cape de lapin blanc, un don de sa marraine, la petite Nanette revenait seule de l'école. Derrière elle, ses compagnes jouaient bruyamment à attraper les flocons que le vent abattait en paillettes d'argent, autour de la lumière des réverbères. C'était des cris, des éclats, des bousculades et des rires. Les ailes de l'enchantement venaient de toucher le hameau de Versegères, subitement transformé en un village d'enfants. La nouvelle neige et la joie d'un Noël tout proche tourbillonnaient par-dessus cette volière de fillettes déchaînées.

Nanette n'avait que huit ans. Cependant, elle ne se mêlait guère aux folâtreries de ses amies. Pauvreté et souffrance qu'installe au foyer la mort prématurée d'un papa, lui avaient déjà donné la gravité de la vie. Elle n'était pourtant pas triste, la petite Nanette, avec ses joues couleur de pomme franc-roseau bien mûres. Elle n'était pas triste, avec ses yeux qui riaient comme deux bouts de ce ciel extraordinairement bleu après que l'orage est passé. Elle n'était pas triste, la petite Nanette, avec ses lèvres de bigarreau qui tremblaient de bonheur quand sa

mère venait y cueillir un baiser. Nul sourire au monde ne pouvait être plus beau que celui de Nanette, quand la joie laissait apparaître la double rangée de ses dents, plus blanches que neige au soleil.

La classe terminée, Nanette filait tout droit à la maison, pour revoir au plus vite sa chère maman. Sur la route, elle marchait sérieuse, comme un enfant qui va faire sa prière. Mais voilà, une petite fille a beau être sérieuse, elle ne peut résister aux jouets de Noël qu'elle rencontre en son chemin. La devanture du boutiquier est là, tout illuminée. Que de choses, parmi les papiers d'or et les « cheveux d'anges » ! Nanette est venue coller son nez sur la glace de l'échoppe. Immobile, dans un halo de clarté, elle rêve. Au paradis des enfants, ce ne doit pas être plus beau qu'une vitrine de Noël. Les yeux de Nanette se sont allumés de milliers d'étoiles. Elle voit des étalages qui n'en finissaient plus, à travers le ciel des poupées où s'en vont toutes les petites filles bien sages. Là, les bébés gracieusement babillent dans des berceaux de rose. Tout haut, ils disent : « maman », sans qu'on ait besoin de les tourner entre les mains. Leurs yeux qui sourient, s'ouvrent et se ferment, sans qu'il faille basculer les corps. Comme ils sont charmants les bébés-poupées de paradis ! Ils ont des gestes pareils à ceux des vivants. Bien vite, ils deviennent de grandes poupées qui parlent, rient, chantent, dansent, font le ménage et grondent les petits, lorsqu'ils ne sont pas sages. Après avoir vécu très longtemps, les poupées de paradis s'éteignent sans pleurer. Elles ferment doucement les yeux, au milieu de merveilleuses prairies. A l'endroit même où leur corps s'est évanoui, il naît aussitôt des fleurs qui portent, éclos dans leurs pétales, d'autres bébés-poupées de paradis.

Ainsi rêvait Nanette, devant la vitrine de Noël. Tout à coup, elle sentit qu'il faisait froid. C'est très ennuyeux de revenir sur terre. Au coin de l'étalage enchanté, Nanette vit qu'il y avait aussi toute une exposition de pantoufles. Sur une banderole de papier bleu, elle lut

« occasions ». Pour dix francs seulement, on pouvait acheter des pantoufles de daim fourrées d'agneau. Il avait si bon cœur le boutiquier de Versegères. Oh ! ces pantoufles de daim fourrées d'agneau ! Nanette connaissait parfaitement les dimensions du petit pied de sa maman, infatigable. Comme ces pantoufles de daim lui iraient bien ! Qu'il serait mignon le petit pied de sa maman, et bien au chaud, dans ces pantoufles de daim fourrées d'agneau ! Une douce chaleur monterait jusqu'à son cœur de mère où elle, toute petite Nanette, était née un jour, où il y avait tant d'amour.

Dix francs, c'est beaucoup d'argent, pour une fillette pauvre. En courant vers sa maman, pour lui raconter toutes les merveilles qu'elle avait vues à la vitrine de l'échoppe, Nanette se demandait comment donc elle pourrait bien trouver pareille somme. A l'instant même où elle se jeta dans les bras de sa mère, Nanette eut subitement une idée. Elle avait comme jailli du sourire qu'elle embrassait. Elle écrivait au bon Dieu. Nanette ne se lassait pas de dire comme elles étaient belles les poupées de paradis. Tout le mystère de Noël emplissait les regards de l'enfant. N'est-ce pas pour les petits que Jésus est né, puisqu'il s'est fait semblable à l'un d'eux ?

Dans sa longue caisse de noyer, le balancier de l'horloge marquait les minutes du silence de la nuit. Nanette l'écoutait, éveillée. Depuis longtemps, il n'y avait plus que le bruit régulier du tic-tac qui frappait à la porte du temps et celui de son cœur qui comptait les battements de son amour. De l'autre côté de la paroi de bois, Nanette entendait le sommeil paisible de sa maman. Elle se leva, fit de la lumière, se mit à la table de travail et écrivit sa lettre au bon Dieu, sur une page de son meilleur cahier d'école. Penchée par-dessus sa feuille, elle s'appliquait de toute sa plus belle calligraphie, en tenant sa plume comme sa maîtresse l'ordonnait. Dans le contre-jour de sa lampe de chevet, avec sa robe de chambre à fleurs et ses cheveux gracieusement en désordre, Nanette avait

toutes les candeurs d'un ange assis à l'entrée du paradis, en train de transcrire le compte des élus au grand livre de saint Pierre.

Monsieur le bon Dieu,

Je m'appelle Nanette. Vous le savez bien. Je suis une petite fille qui n'a que son cœur à vous donner. Cela, vous le savez bien aussi. Alors, pour ce cœur que je vous donne, Monsieur le bon Dieu, vous seriez si gentil de m'envoyer dix francs, dans le plus grand secret. Dix francs, c'est beaucoup d'argent pour moi, mais pour vous qui pouvez tout, c'est bien peu. Puisque Monsieur le Curé nous a dit, à la leçon de catéchisme, que vous saviez tous les secrets les plus cachés, vous savez que je voudrais acheter des pantoufles de daim pour ma maman. Noël approche. Puisque vous deviendrez bientôt un petit enfant, je sais que vous serez spécialement bon. C'est si gentil un petit enfant !

Je voudrais les pantoufles de daim noires, fourrées d'agneau, qui sont à la vitrine du magasin de Versegères. Elles iraient si bien à ma maman. Cela, vous le savez aussi. Quand j'avais encore mon papa, c'est lui qui achetait le cadeau de Noël à maman. Mais, maintenant que vous l'avez pris au ciel, c'est à moi de le faire ce cadeau. Que je suis sotté de vous dire tout ça, puisque vous le savez déjà. Mais enfin, je vous le rappelle.

Si je ne reçois rien, Monsieur le Curé aura fait un mensonge, quand il nous a dit que vous étiez infiniment bon. Il serait triste, Monsieur le Curé, d'apprendre que vous l'avez laissé mentir. Moi aussi, je serais triste, parce que je vous aime tout plein, et Monsieur le Curé aussi.

Je vous embrasse bien fort, Monsieur le bon Dieu.

Nanette.

Nanette plia soigneusement la lettre et la mit dans une enveloppe blanche, sur laquelle elle écrivit : « à Monsieur le bon Dieu ».

— Mais, j'y pense ! s'est dit tout bas, la petite fille. Je n'ai pas d'argent pour le timbre. Bah ! la poste des anges est gratuite. C'est bon aux hommes de réclamer qu'on les paye pour tout ce qu'ils font.

Hélas ! les postiers sont, en ce domaine, les plus hommes des hommes. Ils ne laissent pas même passer une lettre adressée au bon Dieu, sans être affranchie. Ils l'arrêtent.

Madame la buraliste de Versegères avait bon cœur. Elle fut touchée par la requête de Nanette. Après avoir lu la lettre, elle fit parvenir quelque argent à la fillette.

Un jour que Nanette rentrait de l'école, sa mère lui dit : « J'ai un envoi pour toi, et de la part du bon Dieu. »

Le cœur de Nanette fut tout ensoleillé. Elle comptait et recomptait les belles pièces blanches, en les glissant l'une après l'autre dans le creux de sa main. Elle les donna à compter à sa mère. Peut-être s'était-elle trompée ? Il n'y avait que huit francs. Elle en avait bien demandé dix. Où trouverait-elle ce qui manquait à la somme, pour acheter les pantoufles de daim ?

Elle s'en posait des questions, la petite Nanette, pour éclaircir le mystère de ces huit francs.

— Les anges sont tellement distraits, à l'époque de Noël ! Le bon Dieu ne fait pourtant pas d'erreur. Il double souvent ce que les hommes lui demandent raisonnablement

— Oh ! j'y suis ! s'est écriée Nanette. Je vais avertir le bon Dieu, afin que ça ne se reproduise plus.

Quand la nuit fut revenue, dans le secret de sa chambre, Nanette adressa une nouvelle lettre au paradis.

Monsieur le bon Dieu,

J'ai bien reçu votre envoi. Je remercie toutes vos bontés. Mais voilà, au lieu de dix francs, je n'en ai reçu que huit. Je vous avertis, Monsieur le bon Dieu. Méfiez-vous de tous les postiers de la terre, car ce sont eux qui

ont retenu deux francs pour les ports. La prochaine fois, dites à vos anges de faire eux-mêmes vos commissions. C'est plus sûr.

Je vous embrasse bien, Monsieur le bon Dieu.

Nanette

La petite fille mit l'adresse du ciel, cacheta soigneusement la lettre et l'affranchit d'un gros baiser à l'endroit du timbre. Mais la poste des hommes est inexorable envers ce courrier de paradis. Madame la buraliste de Versegères arrêta une nouvelle fois la lettre adressée au bon Dieu. Elle la lut et se promit de combler le cœur de Nanette.

Là-bas, le clocher de l'église sonnait, par-dessus les toits, le grand mystère de Noël. Les anges n'avaient pas encore cloué le ciel de toutes leurs étoiles d'or. Dans le crépuscule, apparaissait la plus sainte nuit du monde. L'étoile de Nanette manquerait-elle au firmament de ses rêves ? Les enfants ont de secrets tourments, par delà la candeur de leurs yeux. Ces pantoufles de daim, Nanette ne les aura-t-elle pas pour sa maman ? Huit francs descendus du paradis valaient bien les dix francs des hommes. Mais Nanette n'osa pas le dire au boutiquier de Versegères. Les grandes personnes croient si peu aux cadeaux du bon Dieu.

Au moment où toutes les étoiles de Noël brillaient au ciel, Nanette vint glisser ses huit pièces de monnaie, dans le lit de sa maman. Ce soir-là, la fillette s'endormit, en rêvant à de merveilleuses pantoufles de daim que les anges apportaient à toutes les mères. Que de rêves habitent en chacune de ces petites têtes blondes, dans la nuit de la Nativité !

Nanette s'est éveillée en sursaut. La caresse d'une main a frôlé son visage. Vite, elle allume la lampe de chevet. Sur son oreiller, il y avait un paquet parfumé d'encens. Le beau papier d'argent qui l'emballait portait

le timbre postal de Versegères et l'on y avait inscrit « de la part du bon Dieu ». Fébrile, elle ouvrit le mystérieux colis. Miracle ! C'était les pantoufles de daim pour sa mère. Que de prodiges en ce Noël de Nanette ! Dieu ne résiste pas à ce cœur d'amour têtu qu'est celui d'un enfant.

Déjà chantait le lendemain. Un air de fête habillait le village. Dieu venait de naître, comme un enfant de toutes les mamans de la terre. Le facteur s'en allait de maison en maison, ployant sous le fardeau des paquets de Noël. Quelque peu maussade, il avançait à grand-peine. Tout à coup, la petite Nanette s'est trouvée devant lui. Elle regarda le portefaix jusqu'au fond des yeux. Il y eut une minute de silence. Tous les anges de la Nativité souriaient dans le sourire de Nanette.

— Le bon Dieu, dit-elle au facteur, est bien content de vous aujourd'hui, puisque vous apportez Noël à tous les petits enfants.

Sur son chemin, le facteur de Versegères s'en alla léger, comme s'il avait eu des ailes pour le transporter. On ne cueille pas en vain le message de Noël dans les yeux d'un enfant où Dieu a voulu naître pour le salut du monde.

Marcel MICHELLOD